
Résister autour d'un double expresso ?

Les jeunes et leurs cafés à Téhéran

Anahid Gholami Saba et Antoine Fleury



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdg/5868>

DOI : [10.4000/cdg.5868](https://doi.org/10.4000/cdg.5868)

ISSN : 2107-7266

Éditeur

UMR 245 - CESSMA

Référence électronique

Anahid Gholami Saba et Antoine Fleury, « Résister autour d'un double expresso ? », *Carnets de géographes* [En ligne], 14 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 22 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/5868> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdg.5868>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mai 2021.



La revue *Carnets de géographes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Résister autour d'un double expresso ?

Les jeunes et leurs cafés à Téhéran

Anahid Gholami Saba et Antoine Fleury

- 1 La société iranienne est marquée par des changements sociaux, économiques et politiques de grande ampleur (Hourcade, 2018). C'est désormais une société majoritairement urbaine¹, où les diplômés sont de plus en plus nombreux². Les circulations de personnes, de biens et d'informations se sont intensifiées, aussi bien en son sein qu'avec l'extérieur, à la faveur des nouveaux moyens de communication et des réseaux familiaux transnationaux (Moghaddari, 2015). Les grandes villes comme Téhéran sont les territoires principaux de ces recompositions dont découlent une affirmation de la société civile, une recomposition des rapports sociaux de genre, ou encore un développement des loisirs et de la consommation, avec comme corollaire une transformation en profondeur des espaces publics (Houssay-Holzschuch *et al.*, 2007). Nous optons ici pour une approche de ces derniers par les pratiques (« *practice-oriented approach* »), ce qui permet d'explorer les « multiples façons dont les conceptions contingentes de la publicité sont interprétées, négociées et contestées dans des contextes où les conceptualisations civiques et politiques de l'espace public telles qu'elles ont été conçues en occident sont absentes » (Qian, 2014, p. 834 [notre traduction]).
- 2 La relative intégration de l'Iran aux processus de mondialisation s'hybride avec des traditions locales et nationales, si bien que le pays « se réfère tout autant à son passé pré-islamique qu'à ses emprunts à l'Occident et à l'Islam » (Adelkhah, 2000, p. 178 [notre traduction]). Cela se retrouve tout particulièrement dans les pratiques et les modes de régulation de l'espace public. Depuis la Révolution de 1979, les normes officielles, étroitement liées aux lois islamiques, régulent fortement les espaces publics, imposant des règles de comportement différenciées et une ségrégation spatiale entre hommes et femmes (Amir-Ehrabimi, 2006). Toutefois, il existe « un mouvement de contestation de cet ordre géographique » (Hourcade, 2004, p. 522) et, dans certains lieux, une mixité de genre est désormais tolérée voire organisée par le régime. C'est le

cas des parcs et jardins publics (Gholami Saba, 2014 ; Bailly, 2009), mais aussi des centres commerciaux et d'une partie des cafés, en particulier ceux qui ont ouvert depuis les années 2000. Ces cafés apparaissent comme un véritable phénomène social, du fait de leur nombre croissant (Sohrabi, 2015) et du rôle majeur qu'ils occupent désormais dans les pratiques de sociabilité, de consommation et de loisirs de la jeunesse téhéranaise (Azadarmaki, Shalchi, 2005 ; Khosravi, 2008).

- 3 Les dynamiques de ségrégation ou de déségrégation de genre ont donné lieu à de nombreux travaux depuis les années 1990. Dans les pays dits occidentaux, la division de l'espace urbain entre public et privé a été imposée à partir de la fin du XVIII^e siècle par des sociétés patriarcales qui y ont trouvé une réponse à la supposée vulnérabilité des femmes (Mc Dowell, 1993). Cette division a depuis été battue en brèche mais de fortes inégalités demeurent dans l'accès des femmes à l'espace public. Le discours sur leur vulnérabilité perdure au point d'être incorporé, aboutissant à une adaptation des conduites et à des tactiques d'évitement (Lieber, 2008). En outre, les inégalités ne sont pas expérimentées de la même manière selon la position sociale des femmes (Denèfle, 2004 ; Lieber, 2008). Dans de nombreux contextes non-occidentaux, les espaces publics sont régulés « par des formes particulières de domination patriarcale » (Qian, 2014, p. 842 [notre traduction]). La présence des femmes dans les espaces publics est souvent considérée comme moralement dérangeante (Wright, 2013). Dans les mondes méditerranéens et moyen-orientaux, leur visibilité hors de l'espace domestique est traditionnellement perçue comme « un sujet de désordre », d'où « l'interdit sur la mixité, la promiscuité entre les sexes » (Göle, 2003, p. 73). Il en découle une ségrégation de genre d'autant plus forte quand elle est imposée par une politique étatique transformant un certain nombre de normes sociales en règles dont le respect est contrôlé par des agents publics, comme en Arabie saoudite (Le Renard, 2011) ou en Iran (Amir-Ehrabimi, 2006). Dans ces deux derniers cas, une évolution des idéologies et des normes dominantes, plus ou moins accompagnée par les États, a cependant conduit à une plus grande visibilité des femmes dans l'espace public (Amir-Ehrabimi, 2006 ; Saidi-Sharouz, 2012). Néanmoins, la position sociale voire la nationalité des femmes viennent en général relativiser ces processus de déségrégation et continuent à différencier fortement leur capacité à accéder à des espaces publics (de Koning, 2009 ; Le Renard, 2011).
- 4 Nous proposons un pas de côté par rapport à ces recherches puisque le présent article porte sur la manière dont de nouvelles pratiques de sociabilité et de consommation émergent dans un contexte urbain où les espaces publics sont globalement régis par des normes très contraignantes, du point de vue du genre mais pas uniquement. L'objectif est de s'interroger sur la manière dont hommes et femmes remettent en cause ou contournent certaines normes dominantes, ainsi que sur ce qui rend cette réinvention des normes possible. Nous considérons que l'espace compte dans ce processus : certains lieux le permettent tout particulièrement, tant par les pratiques qui leur sont associées, que par les imaginaires auxquels ils renvoient et les régulations que leurs gestionnaires mettent en place. A ce propos, voir notamment Hancock, 2014. Selon l'auteure, « [là] où la théorie de l'intersectionnalité a pu enseigner aux géographes les dangers de catégorisations unidimensionnelles des sujets (...), il semblerait qu'en retour la géographie peut mettre à la disposition de la réflexion théorique sur l'intersectionnalité des outils de contextualisation et un matériau empirique riche parce que situé. » A partir de là, c'est « toute une géographie beaucoup plus complexe des expériences de vie, qui ne fige pas les personnes dans la négativité

d'une somme d'expériences d'oppression diverses, qu'on peut ainsi broser ». Ainsi, l'espace public est envisagé comme le produit des normes dominantes qu'il contribue à reproduire, mais aussi comme un lieu de négociation et de remise en cause de ces normes. C'est aussi la pluralité des normes et donc des « régimes de publicité » (Staehele, Mitchell, 2008)³ qui est ainsi reconnue, y compris à l'échelle d'une ville : chaque régime de publicité se construit localement, mettant en jeu des acteurs, des relations et des échelles multiples. À travers cette approche de l'espace public, il est possible de mener une réflexion *élargie* mais *située* sur les normes qui régissent l'espace public, en les examinant dans leurs relations avec des lieux dont la forme, le statut et la localisation comptent, autant qu'avec des pratiques (de sociabilité, de consommation...) et des imaginaires, bref avec les autres dimensions de l'espace public.

- 5 En optant pour cette entrée par les lieux, c'est-à-dire par un type d'espace public, nous nous inscrivons dans le sillage de plusieurs chercheuses et chercheurs spécialistes des mondes méditerranéens et moyen-orientaux. Ainsi, pour Françoise Navez-Bouchanine (2005), certains « espaces libres d'accès » ou « à filtrage exclusivement anonyme, comme le paiement d'un droit d'entrée » peuvent constituer « un support "actif" mobilisé (...) par les individus : dans leur quête d'individuation et de représentation sociales, dans leur lutte contre les formes jugées pesantes du contrôle social traditionnel de proximité ». Cela se traduit par toute une gamme de coprésences et de sociabilités renouvelées, notamment entre jeunes hommes et femmes. On retrouve ces sociabilités dans les jardins des grandes villes marocaines, égyptiennes ou syriennes étudiées par Françoise Navez-Bouchanine (2005), Gaëlle Gillot (2002) et Safae Monqid (2006). Mona Obaza (2009) en Égypte et Amélie Le Renard (2011) en Arabie Saoudite ont quant à elles analysé finement les modalités d'investissement des centres commerciaux par les femmes et les formes de sociabilité qui y émergent. Qu'ils soient situés dans ces centres commerciaux ou en dehors, les cafés constituent un autre type de lieu marchand où se déploient volontiers des pratiques et des représentations inédites de l'espace public, tant en Égypte (de Koning, 2009) qu'en Iran (Azadarmaki, Shalchi, 2005 ; Khosravi, 2008).
- 6 Contrairement à de nombreux autres espaces publics, les cafés sont des espaces principalement voués à la consommation dont l'intérieur n'est pas nécessairement visible de l'extérieur. Ce sont aussi des espaces qui appartiennent à un propriétaire privé. Par conséquent, leur accès n'est pas gratuit, ce qui rend leur usage en partie sélectif ; le propriétaire ou gérant joue un rôle de premier plan tant dans leur agencement que dans la régulation des pratiques qui s'y déroulent ; et ils sont régis par des normes sensiblement différentes des autres espaces publics. Notre hypothèse est que cette situation particulière en fait des lieux pouvant accueillir de manière privilégiée les transformations sociales et politiques en cours dans la société téhéranaise. Ces transformations ne concernent évidemment pas toutes les classes sociales et toutes les générations. Comme la plupart des lieux de consommation et de loisirs, les cafés reflètent les goûts et les préférences de groupes sociaux particuliers, en termes de produits, d'agencements intérieurs, de formes de sociabilité, etc. (Jackson, 2002 ; Zukin, Kosta, 2004). À travers leur fréquentation, les client·es affirment aussi leur identité en tant que groupe social, selon une logique classique de distinction. Dans le cas qui nous occupe, les transformations sont portées par la « nouvelle jeunesse iranienne » issue des classes moyennes ou aisées, caractérisée par ses « aspirations

modernistes » et son opposition à « l'ordre moral » et à « l'absolutisme de la République islamique » (Ladier-Fouladi, 2011, p. 302).

- 7 Après un rapide état des lieux et une présentation de l'enquête, nous montrons comment les cafés sont devenus un lieu pivot dans le quotidien de cette jeunesse, à distance du contrôle familial comme de l'hyperrégulation des espaces publics extérieurs. Dans leur intérieur protecteur se déploient des symboles autant que des pratiques de consommation et de sociabilité qui peuvent être analysés comme une forme de résistance « infra-politique » (Scott, 2006). Il s'agit cependant d'une réinvention des normes ambivalente, limitée par des propriétaires ou gérants qui demeurent soumis à des impératifs financiers et à des pressions politiques, tout autant que par l'impuissance politique d'une jeunesse qui tend à se réfugier dans le divertissement et les loisirs.

Les cafés de Téhéran : état des lieux et enquête

- 8 L'histoire des cafés est ancienne en Iran. Mais depuis les années 1990, on observe un renouveau qui se traduit à la fois par une diffusion au sein de l'espace téhéranais et par une diversification qui concerne autant les décors et les ambiances que les produits et les services offerts. À côté des cafés traditionnels ont ainsi émergé plusieurs types de cafés qui se distinguent par leur localisation dans la ville et par le profil de leurs clientèles. Combinant observation participante et entretiens semi-directifs, l'enquête a porté sur ceux qui sont principalement fréquentés par la jeunesse issue des classes moyennes et supérieures.

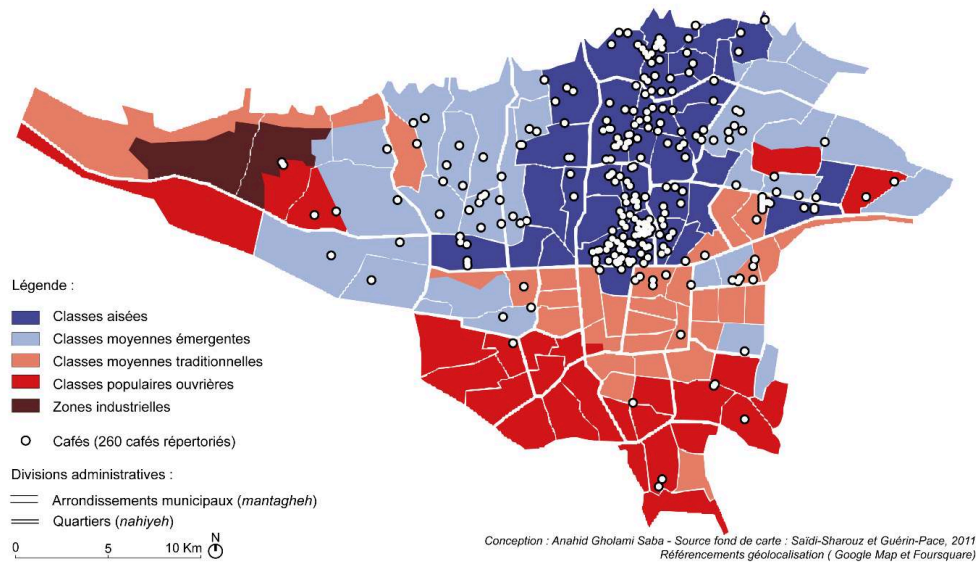
Le renouveau des cafés depuis les années 1990

- 9 Apparus au XVII^e siècle, les cafés sont initialement des lieux de débats politiques et littéraires, fréquentés par les classes dominantes et privilégiées (Goushegir, 1992). Par la suite, ils se multiplient et s'affirment, à côté de la mosquée, comme « le seul endroit de réunion véritablement autorisé pour toutes sortes de gens » (Oliaei, 2010). Au XIX^e siècle et jusque sous les Pahlavi, ils sont à la fois un lieu de sociabilité où l'on se retrouve régulièrement, pour discuter, jouer et se divertir, et un lieu de la vie économique puisque commerçants et artisans y recrutent leur main-d'œuvre et y paient le salaire des journaliers. À partir des années 1940-50, en même temps qu'apparaissent les premiers cafés-restaurants et cafés-pâtisseries, notamment à Téhéran (Goushegir, 1992), certains cafés redeviennent des lieux « d'échange intellectuel et politique » (Oliaei, 2010). C'est à cette époque que les cafés, jusque-là principalement fréquentés par des hommes, commencent à s'ouvrir aux femmes. Par la suite, alors que la République islamique souhaite « rétablir une autorité structurée sur le modèle patriarcal » (Ladier-Fouladi, 2011), les cafés tendent à être réduits à une fonction de commerce et de restauration. Ce n'est qu'à partir des années 1990 que se profile un assouplissement leur permettant de devenir des espaces de rencontres.
- 10 Aujourd'hui, les cafés traditionnels (« *ghaveh-khâneh* ») continuent d'exister à Téhéran. Ils sont principalement localisés dans le sud de la ville, où résident en grande partie les classes populaires, et leur fréquentation reste à large dominante masculine. Mais d'autres types de cafés ont fait leur apparition depuis les années 1990, incarnant un « style de vie moderne et post-moderne ainsi qu'un anti-traditionalisme qui

contrastent avec le style de vie traditionnel et religieux » (Sohrabi, 2015, p. 7 [notre traduction]). On y boit du café – alors que le thé reste la boisson la plus répandue – dans un cadre qui rappelle souvent les cafés européens ou nord-américains. Alors qu'ils étaient quatre ou cinq au début des années 2000, ils sont aujourd'hui plus de deux cents⁴. Ce sont des lieux privilégiés de rassemblement pour la jeunesse téhéranaise⁵. Selon une enquête menée il y a quelques années, les jeunes qui les fréquentent valorisent les relations avec le sexe opposé, les rencontres entre amis, le sport, le divertissement et le shopping (Azadarmaki, Shalchi, 2005 cité par Sohrabi, 2015). Ils affichent leur ouverture aux influences culturelles transnationales, en même temps que leur défiance vis-à-vis de la culture officielle et de la domination de leurs parents.

- 11 Le développement de ces nouveaux cafés est également lié à la relative facilité d'ouvrir un commerce de ce type. L'absence de régulation et de réglementation, ainsi que de standardisation de cette profession relativement nouvelle laisse la voie libre aux personnes non qualifiées. Il n'y a pas de conditions préalables pour détenir un café hormis la nécessité d'avoir les fonds nécessaires et d'obtenir un bail. D'ailleurs, c'est même toujours dans l'illégalité que les cafés voient le jour à Téhéran : avant d'obtenir une immatriculation et une autorisation d'exploitation, le café doit déjà être ouvert et attester de son fonctionnement. C'est seulement *a posteriori* que différents types de contrôles (sanitaires, sécurité, logistique, mœurs) ont lieu pour légaliser l'existence du café. Si la procédure est volontairement rendue longue et complexe par les autorités afin de conserver un contrôle sur la forme et l'existence du café, l'ouverture de ce commerce reste donc relativement facile.
- 12 Toutefois, il existe deux grands types au sein de ces nouveaux cafés, correspondant à des quartiers et à des clientèles socialement différenciés (figure 1). Surnommés « *patoghi* »⁶ parce qu'ils ont essentiellement des clientèles d'habitues, les premiers sont principalement concentrés dans le centre-ville, à proximité des universités et des équipements culturels. Souvent de petite taille, plutôt situés à l'écart des grandes avenues passantes, ils sont très fréquentés par des jeunes (18-35 ans environ), étudiant·es ou exerçant des professions intellectuelles et artistiques, notamment parce qu'ils proposent des boissons et des produits (souvent « fait maison ») à des prix relativement peu élevés (figure 2). Les cafés localisés au nord de la ville sont très différents, principalement parce qu'ils se positionnent sur un standing plus élevé. Les plus connus sont situés dans la rue Gandhi, à proximité d'un centre commercial qui en accueille lui aussi un certain nombre. Plusieurs d'entre eux sont des établissements franchisés, comme l'enseigne *Raees Coffee*, inspirée de la chaîne américaine Starbucks. On y propose des cafés préparés avec les dernières technologies de machines à café, différentes saveurs ou manières de boire le café, pour des prix relativement élevés⁷.

Figure 1 : Répartition des nouveaux cafés selon la géographie sociale de Téhéran



Conception : Gholami Saba. Source : Saïdi-Sharouz et Guérin-Pace, 2011 ; référencements Google Map et Foursquare

Figure 2 : Enseignes et entrées de cafés à Téhéran



Clichés : Gholami Saba, 2015

Présentation de l'enquête et des enquêté·e·s

- 13 C'est dans des cafés appartenant au premier type évoqué ci-dessus qu'a été menée l'enquête sur laquelle s'appuie le présent article (Gholami Saba, 2015). De longues phases d'observation y ont été réalisées pour caractériser les lieux, leur agencement, leurs décors et leurs ambiances, mais aussi les pratiques et comportements des client·e·s. Elles ont été complétées par des entretiens menés avec des client·e·s, des gérant·e·s et des employé·e·s. Un café a joué un rôle pivot dans le dispositif d'enquête. Des contacts préalables de l'enquêtrice y ont facilité l'observation sans avoir à consommer, mais aussi la prise de contact avec les client·e·s comme avec le personnel et les gérants pour les entretiens. Dans ce café, c'est une forme d'observation participante qui a été menée puisque l'enquêtrice y a travaillé en tant que serveuse, tous les jours pendant trois mois, de l'ouverture à midi jusqu'à la fermeture vers minuit, ce qui a permis de saisir de manière fine les variations de l'ambiance et de la fréquentation au cours du temps. Six autres cafés ont par ailleurs été choisis pour enrichir l'observation par des comparaisons et entrer en contact avec davantage de client·e·s. L'enquêtrice a été introduite dans ces cafés par des connaissances ou des enquêté·e·s rencontré·e·s dans le premier café.
- 14 Dans les entretiens, il s'agissait tout d'abord de reconstituer les parcours quotidiens et les lieux fréquentés : l'enquêté·e était invité·e à expliciter son appréciation de ces différents lieux et la façon dont il ou elle s'y comportait. Le sujet des normes, de la ségrégation entre les genres et leurs conséquences dans la pratique de la ville était ensuite abordé de manière très directe. La dernière partie de l'entretien portait sur les cafés eux-mêmes. Elle cherchait à caractériser ce qui fait leur attrait et quelles sociabilités s'y déploient. Vingt-sept entretiens ont été réalisés auprès de vingt client·e·s des cafés (dix femmes et dix hommes), complétés par sept entretiens auprès de propriétaires, gérant·e·s et serveuses ou serveurs. Tous les entretiens se sont déroulés en persan et leur durée a varié entre 40 minutes et plus d'une heure. Sur les 27 personnes enquêtées, douze sont étudiant·e·s, sept sont employé·e·s d'une entreprise, quatre travaillent dans le domaine de l'art et quatre travaillent dans un café. Enfin, à l'exception d'une personne, tous les enquêté·e·s habitent à proximité du centre-ville ou dans les Beaux quartiers de la capitale iranienne, situés au nord de la ville. Toutes ces caractéristiques témoignent de la relative diversité sociale des enquêté·e·s du point de vue de leur capital économique, même s'ils ont en commun un niveau d'éducation élevé et une appartenance aux classes moyenne ou supérieure.

La place du café dans le quotidien de la jeunesse téhéranaise

- 15 L'une des originalités de l'enquête a résidé dans la tentative de resituer les pratiques et les représentations des cafés dans l'espace de vie des jeunes Téhéranais·e·s et donc par rapport aux différents lieux qu'ils investissent dans l'espace urbain. Leur fréquentation prend sens dans un contexte marqué par la rareté des espaces publics : ils constituent l'un des rares lieux permettant aux jeunes de passer du temps ensemble, tout en apparaissant comme un espace intermédiaire entre des espaces publics extérieurs hyperrégulés et le domicile parental. À travers l'entre-soi qu'ils permettent, ces cafés

offrent la possibilité à une partie de la jeunesse téhéranaise de se distinguer et de s'affirmer en tant que groupe social.

Des lieux de loisirs et de sociabilités dans un contexte de rareté des espaces publics

- 16 Les différentes politiques de modernisation qui se sont succédé au cours du XX^e siècle ont profondément marqué le tissu urbain et les espaces publics de Téhéran. De nouvelles rues et avenues ont été percées, qui ont en partie abouti à la disparition de la ville traditionnelle. Puis, comme dans de nombreuses villes, la démocratisation de l'automobile a transformé les espaces publics urbains en voies de circulation qui ne deviennent que « ponctuellement des lieux de dialogue et de manifestations » (Baïlly, 2009, p. 55). Avec l'avènement de la République islamique, « craignant de favoriser des comportements politiques ou moraux incontrôlables, les commanditaires des plans d'urbanisme ont exclu de Téhéran, comme de la plupart des villes iraniennes, les rues ou places piétonnes, et favorisé les autoroutes et voies rapides intra-urbaines » (Hourcade, 2014, p. 524). En conséquence, l'espace urbain se caractérise aujourd'hui par la rareté des places publiques et des lieux où l'on peut s'arrêter et se rencontrer, à l'exception notable des grands parcs aménagés au cours du XX^e siècle d'abord pour embellir la ville et incarner la modernité urbaine, ensuite pour « ramener les citoyens (...) à la vie publique » depuis les années 1990 (Amir-Ehrabimi, 2006, p. 457).
- 17 L'augmentation importante du nombre de cafés ces dernières années à Téhéran prend tout son sens dans ce contexte. Comme les jardins (Gillot, 2002 ; Monqid, 2011), ces espaces sont souvent perçus comme des « parenthèses » dans la ville, des espaces de pause où l'on peut rester et s'attarder (figure 3). La grande nouveauté du café réside donc d'abord dans le temps qu'on y passe. Même si l'on ne consomme qu'une petite boisson, on peut en général y rester aussi longtemps qu'on le souhaite, ce qui n'est pas habituel en Iran. La consommation devient presque un prétexte pour les usagers du café qui y viennent, seuls ou accompagnés, pour lire, écrire, consulter internet ou simplement ne rien faire. Cette idée est exprimée à deux reprises par F., le propriétaire d'un café connu et très fréquenté de Téhéran :
- « Les gens qui viennent sont à la recherche d'un endroit pour passer le temps, avoir l'esprit tranquille sur le fait qu'ils peuvent rester autant qu'ils le souhaitent, et savoir qu'ils peuvent bénéficier de l'espace pour écouter de la musique, aller sur internet ».
- « En réalité c'est du temps que les gens viennent acheter au café davantage qu'une boisson ».

Figure 3 : Ambiance calme dans un café de Téhéran



Clichés : Gholami Saba, 2015

- 18 Ce long moment passé au café est un élément confirmé par les observations. En règle générale, les clients, qu'ils soient seuls ou accompagnés, passent en moyenne au minimum 1h30 à 2h dans le café. Les courtes visites sont plutôt minoritaires. On comprend alors que venir au café constitue une véritable sortie. Les observations montrent que, le plus souvent, un long moment se passe entre l'arrivée des client·es et la venue du serveur pour prendre la commande, la règle voulant que le client ne se sente pas pressé. Ensuite, la plupart des client·es passent un long moment dans le café : ils peuvent lire des livres (d'ailleurs des livres sont parfois mis à leur disposition), utiliser leur ordinateur en profitant du Wi-Fi gratuit, ou encore jouer à des jeux de société. Comme le précise la sociologue Azar Tashakor⁸, « tout cela, ce sont des prétextes pour rester plus longtemps dans le café, qui s'apparente à un espace public ».
- 19 Par ailleurs, les enquêté·es insistent sur la possibilité de se rassembler en grand nombre dans les cafés, ce qui n'est pas possible ailleurs. Les usagers se sont donc emparés massivement de l'espace du café pour lui conférer cette fonction d'espace social où l'on peut être ensemble et échanger avec autrui. Cet engouement pour le café permet d'ailleurs de renouer avec les fonctions d'origine du café comme espace de « rencontre et de réunion » (Oliaei, 2010). Dans le café, tout est fait pour favoriser la discussion : la proximité des tables, le temps d'attente pour être servi, le fait de pouvoir rester longtemps, le calme, etc., comme en témoignent ces deux enquêté·es :
- « Pour moi les cafés à Téhéran représentent simplement un endroit où l'on peut s'asseoir et parler. » (S., 22 ans, étudiante de 3^e année en cinéma/théâtre)
- « La chose que je vois dans les cafés et qui est la plus importante à mes yeux c'est la discussion, la relation, l'amitié. Ça existe aussi dans d'autres endroits. Mais la particularité du café c'est qu'avec tes amis, tous ensemble vous pouvez vous asseoir tranquillement autour d'une table, vous pouvez manger quelque chose ensemble, vous retrouver pour parler. » (P., 27 ans, écrivain et metteur en scène)

- 20 Toutes ces caractéristiques distinguent fortement les cafés de deux autres espaces publics pouvant être fréquentés par les jeunes : le restaurant d'une part, le parc d'autre part, plutôt associés à des activités spécifiques, comme le font remarquer ces deux enquêtés :

« Dans les restaurants l'ambiance est complètement différente : on entend les bruits des assiettes et des couverts, ce n'est pas calme, on n'entend pas de musique, les gens passent, mais dans les cafés normalement, c'est calme, et puis surtout on y reste longtemps ». (H., homme de 23 ans qui étudie et enseigne le français)

« C'est beaucoup mieux que les autres endroits (...). Par exemple, au parc, tu y vas pour un but précis, faire du sport, faire de la marche à pied ; le restaurant pour manger être rassasié et repartir. Mais le café, ça peut être pour toutes choses, par exemple pour manger, et pour penser, et pour discuter, toutes ces choses peuvent avoir lieu ensemble. » (M., 24 ans, étudiante en 3^e année de génétique)

- 21 Mais cette rareté des lieux de rencontres et de loisirs s'explique aussi par l'hyperrégulation qui caractérise les espaces publics téhéranais et plus globalement les pratiques quotidiennes de la ville.

Un espace intermédiaire entre des espaces publics extérieurs hyperrégulés et le domicile parental

- 22 Depuis la Révolution islamique, le pouvoir religieux contrôle de près les usages quotidiens des espaces publics extérieurs. Ce contrôle est incarné par les gardiens et les gardiennes des bonnes mœurs : les *basidjis* et les *gasht-e Ershad*, effectuant des rondes dans la ville et susceptibles d'arrêter les habitant-es pour tout manquement aux règles édictées par la République islamique. Même quand ils sont très fréquentés, les espaces publics apparaissent comme de grands « espaces clos » parce que « soumis aux codes islamiques et traditionnels de l'intérieur (*andaruni*) » (Amir-Ebrahimi, 2006, p. 458 [notre traduction]). L'expérience de l'espace public est liée à une forme de peur de manquer à la règle et d'en subir les conséquences : être arrêté, être conduit au poste de police, etc. La régulation pèse particulièrement sur les femmes. Si leur présence dans l'espace public s'est banalisée depuis les années 1990⁹, elles n'en ont été que plus soumises encore à des règles de comportement contraignantes. Ainsi, elles ne doivent pas en théorie rester seules dehors après la tombée de la nuit, porter la tenue islamique adaptée à chaque sortie, ou encore rester discrètes dans les espaces mixtes et « être toujours en mouvement » (Saidi-Sharouz, 2012, p. 60).

- 23 À cela s'ajoute une ségrégation genrée prônée depuis le début de la République islamique qui a fait de « la séparation des femmes et des hommes (...) une règle permanente des espaces publics » (Amir-Ebrahimi, 2006, p. 457 [notre traduction]). Ainsi, comme le rappelle Bernard Hourcade (2004, p. 523), « hommes et femmes sont contraints d'organiser leur micro territoire chacun de leur côté ». En termes de comportements, les jeunes intègrent dès leur enfance qu'ils ne peuvent pas avoir des relations trop proches avec le sexe opposé dans l'espace public : s'ils fréquentent le sexe opposé, ils chercheront à se cacher de la sphère familiale et du voisinage. Quant aux couples, même lorsqu'ils sont liés par un contrat de mariage, ils savent qu'il est relativement mal vu de se tenir par la main dans certains quartiers, ou qu'il ne faut pas s'embrasser dans l'espace public. Cette ségrégation est aussi directement organisée par le régime, par exemple dans le métro, dans le bus et à l'école, mais elle est rendue effective par les individus eux-mêmes à travers différentes formes de pression sociale.

- 24 En conséquence, « la République islamique aurait accentué une forme d'individuation des pratiques collectives dans les espaces privés (maison, voiture, etc.) tout en relégitimant des pratiques collectives dans les espaces urbains (parcs et jardins notamment) » (Bailly, 2009, p. 56-57). La place acquise par les cafés dans les pratiques urbaines de la jeunesse téhéranaise s'inscrit bel et bien dans cette tendance générale, mais avec certaines nuances.
- 25 L'enquête confirme que leurs usagers cherchent à fuir un espace public extérieur jugé hostile en raison du poids des normes sociales et religieuses, qui imposent des codes de comportement contraignants. Cette mise à distance des normes sociales et du regard de l'autre est évoquée par les propriétaires de café comme par les clients, par les hommes comme par les femmes :
- « Quoi qu'il arrive, l'Iran est un pays islamique. Il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas faire. Par exemple, je ne peux pas prendre la main de ma petite amie dans la rue, et c'est pareil pour les couples mariés. (...) Les relations intimes se font plutôt dans l'espace privé ou les espaces vides. Mais dans les cafés, c'est sûr que c'est un peu plus tranquille, on est plus à l'aise que dans la rue. » (T., âgé d'une trentaine d'années et co-propriétaire de trois cafés à Téhéran)
- « A mon avis la tranquillité et la paix qu'il y a dans le café, n'est présente nulle part ailleurs que ce soit dans le taxi, dans la voiture, dans le parc, au restaurant, même dans ta propre maison. (...) Le café, c'est un endroit où personne n'intervient dans tes histoires, les gens te laissent tranquille. (M., étudiante de 24 ans en licence de biologie)
- 26 Les cafés jouent un rôle d'autant plus important pour ces jeunes qu'ils sont peu nombreux à pouvoir se réfugier à leur domicile pour pratiquer certaines activités collectives. Si, dans un contexte d'hyperrégulation, les espaces intimes et privés ont tendance à devenir des lieux de pratiques collectives, à savoir « projection de films, débats, lectures, fêtes, voire rendez-vous amoureux » comme le rappelle Émeline Bailly (2009, p. 56-57), cette tendance ne se retrouve pas aussi fortement chez les jeunes des classes moyennes. La plupart n'ont pas de domicile indépendant et il est peu courant d'inviter ses amis chez ses parents. Ils sont donc plus souvent amenés à fuir le domicile parental et les codes familiaux, comme l'exprime A., réceptionniste et âgé de 25 ans :
- « Les gens sont à la recherche d'un espace intime, privé, ils veulent un endroit pour pouvoir se retrouver avec leurs amis. La plupart n'ont pas leur propre maison encore, et puis au parc ce n'est pas si tranquille pour parler, fumer une cigarette, le seul endroit où tu peux aller, c'est le café. Et puis en Iran, il n'y a pas de bars ou de disco, le seul endroit, c'est le café. Pour moi, le café c'est la tranquillité, le calme, l'apaisement. »
- 27 Ainsi donc, en l'absence de lieux de sortie tels que les boîtes de nuit ou les bars, interdits en Iran, le café apparaît, pour les jeunes des classes moyennes, comme l'un des rares espaces où se rendre en dehors de la maison, du lieu de travail ou du lieu d'études. Pour eux, il est à proprement parler un espace intermédiaire entre l'espace public extérieur et l'espace privé du domicile familial, qui portent chacun leur lot de pressions sociales, de normes et de contrôle. C'est ce qu'explique N., étudiante de 21 ans en sociologie : « Quand on est étudiant, on est obligé d'aller souvent au café parce qu'on a nulle part d'autre où aller ». C'est donc « une sorte de refuge » (« *panâhgâ* ») précise M., 26 ans, propriétaire et gérant d'un café connu du quartier Hafte-Tir.

Évitement social et entre-soi

28 S'ils insistent tant sur la rareté des espaces de loisirs et de sociabilités, c'est aussi parce que les enquêtés ne pratiquent que très peu les parcs et jardins alors que ces derniers constituent, pour les classes populaires, des lieux fréquentés régulièrement pour la relative liberté qu'ils offrent, le contournement des règles y étant toléré voire organisé par les pouvoirs publics (Amir-Ebrahimi, 2006 ; Bailly, 2009) Principalement issues des classes moyennes et aisées, les enquêtés les fréquentent plutôt, comme le confirme N., étudiante de 21 ans en sociologie, « quand [ils] n'[ont] plus d'argent », préférant le reste du temps se rendre dans des lieux à caractère privé tels que les cafés ou chez des amis. Plusieurs femmes interrogées évoquent explicitement la présence des classes populaires dans les parcs et les problèmes qu'elle leur pose¹⁰ : il s'agit soit de familles traditionnelles devant lesquelles on se sent gêné, soit d'hommes qui viennent déranger les jeunes femmes en les regardant ou en les abordant. Chez les enquêtés, la prise de distance par rapport aux normes régulant les espaces publics extérieurs se combine ainsi avec des stratégies d'évitement social, comme avait également pu le constater au Caire Gaëlle Gillot (2002). F., S. et M. sont trois amies de 25 et 26 ans résidant à Tehran Pars, quartier de classes moyennes à l'est de Téhéran. L'une travaille dans une clinique de beauté tandis que les deux autres ne travaillent pas mais détiennent des diplômes d'ingénieur en informatique et en génie civil :

« Dans le parc, on n'est pas trop tranquille, on préfère aller au café. (...) Dans le parc, si on rigole un peu trop fort ou même si on fait du sport, les gens sont lourds, ils nous regardent avec insistance, on se sent gênées. Par rapport aux espaces fermés comme le café, ou chez des gens, le parc ce n'est pas bien (...). C'est bien pour les gens qui ont des enfants mais pas pour les gens de notre âge. »

29 À l'inverse des espaces verts, les cafés sont principalement appropriés par les jeunes des classes moyennes et aisées, même si l'on peut y voir ponctuellement des personnes religieuses¹¹, des familles, ou des personnes issues des classes populaires. Les enquêtés ont bien conscience de cet entre-soi qu'ils valorisent fortement :

« En général les gens qui aiment le café, leur pensée est proche, ils pensent la même chose, les gens sont proches de toi, tu as une impression d'intimité avec eux même si tu ne les connais pas. » (M., étudiante de 24 ans en licence de biologie)
 En général les gens qui vont au café sont dans une même tranche d'âges, les jeunes, et ils aiment beaucoup être ensemble (...), c'est aussi des gens qui sont qui sont proches de toi, par leur travail ou ce qu'ils font. » (M., homme de 31 ans, professeur d'anglais dans un institut de langue)

30 Les cafés apparaissent comme de véritables scènes où se jouent des sociabilités propres à ce groupe social. La plupart des enquêtés mettent en avant le fait que les cafés permettent de faire de nouvelles connaissances, qu'elles soient amicales ou professionnelles. Au café, les gens se présentent les un·es aux autres beaucoup plus facilement que dans un autre contexte, peuvent s'inviter mutuellement à des fêtes et ce faisant développer leur réseau de connaissances.

31 En définitive, notre enquête confirme que les cafés permettent aux jeunes de développer leur propre culture, tant d'un point de vue individuel que générationnel (Khosravi, 2008). Ils jouent, pour les jeunes issues des classes moyennes et supérieures téhéranaises, le même rôle que les centres commerciaux pour les Saoudiennes aisées (Le Renard, 2011) ou les cafés, encore une fois, pour les « jeunes professionnelles de classe moyenne supérieure » du Caire (de Koning, 2009) : leur fréquentation participe

de mécanismes de distinction sociale, en même temps qu'ils permettent à cette jeunesse de s'affirmer en tant que groupe social. Il en va de même pour les pratiques de consommation et de sociabilité qui s'y développent et qui constituent autant de petits actes de résistance aux normes et aux valeurs prônées par la République islamique.

À l'intérieur des cafés : des formes de résistance « infra-politique »

- 32 Au cours de l'enquête, nous nous sommes directement intéressés à ces petits actes de résistance auxquels donnent lieu les cafés. Dans le sillage de James C. Scott (2006), nous les qualifions d'« infra-politiques ». Ils renvoient à « des stratégies qui conviennent à ceux qui n'ont pas de droits politiques », à des groupes dominés où la « lutte » n'est pas publiquement créée parce qu'elle correspond à un « choix tactique né d'une conscience prudente de l'équilibre des pouvoirs » (Scott, 2006, p. 28). Dans le cas des cafés de Téhéran, ces actes de résistance sont donc portés de manière quasiment invisible – en intérieur, dans des lieux peu ouverts sur l'extérieur et souvent installés dans des rues secondaires – par des jeunes issus des classes moyennes aisées qui partagent un même rejet des normes et valeurs promues par la République islamique. L'enquête a permis d'identifier les différentes formes de résistance mis en œuvre par leurs gérants ou leurs clientèles : elle est présente à la fois dans les caractéristiques physiques du café via l'omniprésence du monde occidental, mais aussi dans les comportements plus relâchés et libres qui s'y déploient, et jusqu'à l'organisation d'événements à caractère illégal.

L'omniprésence des références à l'Occident dans les ambiances et aménagements intérieurs

- 33 Les intérieurs des cafés et la musique qui y est diffusée visent à distinguer fortement l'espace du café du reste des espaces urbains. Le plus souvent, les décors sont à thèmes et accompagnés d'un courant musical qui leur correspond. Tout est fait pour que l'on se sente ailleurs : soit l'on quitte le monde culturel irano-islamique, et on éprouve une forme de dépaysement, soit, à l'inverse, on plonge dans les décors traditionnels et folkloriques évoquant la culture millénaire de l'Iran. En aucun cas on ne trouve des ambiances ou des décors se référant à la culture religieuse islamique, que seule rappelle la présence (obligatoire) des deux portraits de l'ancien et de l'actuel guide suprême, Khomeini et Khamenei. Dans les cafés, ces deux portraits sont souvent de taille réduite et dissimulés dans un coin peu mis en valeur.
- 34 L'attraction de la clientèle pour les pays occidentaux est telle que les propriétaires des cafés – dont le profil socio-culturel est le plus souvent très proche de celui des clients – cherchent le plus souvent à façonner l'espace du café dans ce sens. Une rapide analyse des noms des cafés témoigne de cette omniprésence de la culture occidentale : café « de France », café « Avant-Scène », café « Godot », café « Beckett », café « Lorca », etc. Il en va de même pour les décors et les ambiances musicales. M., jeune propriétaire d'un café dans le quartier Hafte-Tir, et T., copropriétaire avec des amis de plusieurs cafés dont un dans le quartier central de Fatemi, parlent de leurs choix dans ces deux domaines :
- « Moi comme je suis particulièrement intéressé par la culture américaine, son cinéma, sa musique, j'ai donné à mon café un thème anglo-américain. J'ai utilisé le

rouge, un papier peint ancien, style classique, et en même temps une cabine de téléphone rouge, la musique que je diffuse c'est plutôt du rock, américain et anglais, c'est énergique. »

« La musique, c'est du jazz, du blues, le matin on passe de la musique sans voix, et le soir du blues et en fin de soirée on passe du maghâm, c'est de la musique traditionnelle locale. (...) Aujourd'hui la majorité des jeunes sont « gharbzadeh », c'est-à-dire tournés vers l'Ouest, l'Occident. Ils aiment ce qui a trait à l'Occident. C'est le cas pour la musique, ils veulent de la musique « kharedji »¹², comme Pink Floyd. Ce n'est pas notre préférence mais comme nos clients y prennent plaisir, on ne veut pas changer ça. »

- 35 Cette volonté de pouvoir accéder aux codes culturels occidentaux est profondément ancrée chez les jeunes des classes moyennes. Les éléments se référant au monde occidental sont donc sans surprise nombreux et variés dans les cafés. On peut notamment relever l'influence de la culture française et des clichés associés aux cafés parisiens : tables et chaises en bois sombres, lustres, lumière tamisée, vaisselle blanche, etc. Sur leurs cartes, certains offrent même des plateaux de fromages français. Les premiers cafés de Téhéran, comme le café Godot, s'inspirent de cette image. On trouve aussi des cafés valorisant le mélange des genres dans leur décoration comme dans les musiques diffusées (figure 4), ce qui rappelle les cafés *hipster* des métropoles européennes ou états-uniennes (Zukin, Kosta, 2004 ; Van Criekingen, Fleury, 2006). On y trouve une sélection de cafés français, italiens ou américains, et des plats issus de diverses gastronomies européennes ou mondiales. Les cafés les plus récents développent quant à eux un style plus brut avec des grands espaces sobres, cadrés par de longues baies vitrées et où la présence des néons et du béton armé est dominante, comme dans la chaîne de café Lamiz ou le V café rue Felestin. Il n'est pas rare de trouver dans certains cafés des logos Starbucks ou des produits dérivés de la marque alors que la firme est absente en Iran (figure 4). Les éléments de décor renvoient à un style cette fois-ci plus international.
- 36 La référence à l'Europe et aux États-Unis représente une première forme de résistance vis-à-vis du régime islamique et d'une idéologie qui « rejette le monstre occidental » (Yavari-d'Hellencourt, 1986, p. 531), mise en œuvre conjointement par les propriétaires des cafés et leur clientèle. Par leurs noms comme par leurs décors et leurs ambiances musicales, les cafés apparaissent comme une provocation faite au régime (Khosravi, 2008). Devenus symboles d'un style de vie occidentalisé, ils favorisent le déploiement de pratiques et de représentations inédites de l'espace public, à l'image d'autres lieux marchands mondialisés que sont les centres commerciaux (Le Renard, 2011).

Figure 4 : Décors intérieurs



Clichés : Gholami Saba, 2015

Des lieux accueillant des événements culturels à la frontière de la légalité

- 37 L'organisation d'événements musicaux ou littéraires constitue une autre forme de résistance observée dans les cafés au cours de l'enquête, faisant de ces derniers des lieux potentiels de contestation politique. En principe, il est interdit de jouer de la musique dans les cafés en Iran. Toutefois, la législation n'est pas claire sur ce sujet et les propriétaires en ont des interprétations différentes. Au cours des entretiens, certains disent que c'est illégal et qu'ils enfreignent la loi lorsqu'ils organisent des concerts, d'autres affirment que c'est légal et que cela dépend du style de musique qui est joué : de préférence la musique doit être sans paroles et s'il s'agit d'une musique traditionnelle, cela ne pose pas de problème aux yeux des autorités. F. est chanteuse et a 25 ans. L'exercice de son métier est très contraint puisqu'une femme ne peut pas chanter seule en Iran¹³. Elle parle de sa situation à la frontière de l'illégalité et explique qu'elle prend parfois le risque d'enfreindre la règle dans les cafés :

« Parfois, c'est arrivé qu'on fasse un petit concert dans les cafés mais c'est très illégal, donc très dangereux, ça fait peur. C'est moi qui fais la démarche de demander aux propriétaires des cafés si on peut organiser un petit concert dans leur espace. J'adore vraiment ça mais bon ça fait peur, c'est dangereux. J'ai des amis qui ont pourtant des autorisations pour faire de la musique dans des cafés, mais même eux encore on leur pose des problèmes. Ici rien est définitif, rien n'est fixe, on peut toujours revenir sur la décision, la loi, ce qui est autorisé ou non. »

- 38 De même, les cafés organisent parfois des lectures d'œuvres littéraires ou des représentations théâtrales. Mais les pièces interprétées, ou les livres lus doivent éviter

certaines sujets et ne pas porter de messages politiques. Jeune gérant d'un café connu du quartier central de Hafte-tir, M. exprime bien la gêne qui existe à ce propos : « On organisait des événements avant : des pièces de théâtre, des concerts, une performance artistique, mais plus maintenant. Je préfère ne pas dire pourquoi ».

Mixité hommes/femmes et assouplissement des normes sociales

- 39 Une autre forme de résistance aux normes dominantes, plus répandue, passe par les comportements et interactions sociales. Les cafés sont en effet un lieu privilégié des rencontres et des contacts physiques entre hommes et femmes, ceux-ci ne pouvant avoir lieu ni dans les autres espaces publics, ni au domicile des parents. Dans la lignée de James C. Scott (2006), nous considérons que ces formes d'insubordination ne sont pas qu'une simple contestation sans conséquence. Elles permettent en réalité une forme de renégociation des rapports sociaux de genre et il convient donc de les analyser finement.
- 40 Les observations montrent que certaines pratiques interdites par la loi sont en réalité tolérées dans les cafés. Par exemple, une inscription portant sur le respect du voile islamique et sur l'interdiction de fumer doit apparaître dans tous les cafés. Toutefois, cette inscription est souvent absente et une très large majorité des usagers, hommes ou femmes, y fument. Ce comportement pourrait s'apparenter à un geste de provocation de la part de cette génération, comme pour défier les pressions sociales qui les entourent. De même, la façon dont les femmes portent le voile est moins stricte dans les cafés que dans les espaces publics extérieurs. Il nous est souvent arrivé d'observer le voile des jeunes femmes tomber au cours d'une conversation. Elles ne le remettaient pas immédiatement en place et restaient parfois sans voile pendant plusieurs minutes, ce qu'elles n'auraient pas fait dans les espaces urbains extérieurs, où elles s'empressent de le remettre, craignant de se faire arrêter. Dans les cafés, une majorité de femmes ne porte pas le voile de manière stricte : il est porté en arrière et pas trop serré, de façon à laisser dépasser les cheveux, à laisser voire le cou. Dans la rue, beaucoup de femmes circulent également de cette façon, mais on ressent un assouplissement encore plus grand dans les cafés. Les femmes se sentent plus tranquilles, moins surveillées et moins regardées dans les cafés et de ce fait, elles y transgressent plus facilement les normes liées à leurs apparences. Il en va de même avec la cigarette : la norme sociale dominante est de considérer qu'une femme ne doit pas fumer et ce, par-dessus tout dans l'espace public. Comme les parcs et les voitures, les cafés permettent aux femmes de se dérober du regard de la société et de fumer sans être dérangées, comme l'explique M., étudiante de 24 ans en licence de biologie. Elle se rend tous les jours au café, notamment pour fumer :

« Les cafés pour les filles sont des espaces propices. Par exemple une fille ne peut pas fumer dans un espace ouvert, tout le monde la regarde, c'est une mauvaise image, à mon avis ce n'est pas mauvais, mais eux ils pensent comme ça. Du coup, les filles cherchent un endroit pour fumer tranquille, et l'espace du café leur permet cela. Personne ne vient les embêter si elles fument dans le café. La plupart des filles viennent en partie pour ça au café. »

- 41 L'assouplissement des mœurs et des comportements sociaux constitue une forme de résistance aux normes dominantes qui est propre aux cafés (figure 5). Les hommes comme les femmes adoptent des postures détendues, s'affalent dans les sièges ou les canapés, font de grands gestes, parlent à haute voix et rient bruyamment. Or, dans la

rue et les espaces publics extérieurs, ces comportements sont exclus car ils attirent l'attention et font l'objet de jugements de la part des autres : si des femmes parlent et rient fort dans la rue, elles seront mal regardées. Comme le rappellent Mina Saïdi Sharouz et France Guérin-Pace (2011), les femmes sont libres de circuler dans les espaces publics, du moment qu'elles respectent une attitude discrète. L'espace du café permet donc un relâchement des normes qui s'inscrit d'abord dans les corps des usagers¹⁴. F. a 25 ans et se rend deux à trois fois par semaine au café. Elle exprime cette tranquillité et ce relâchement qu'elle peut se permettre dans les cafés :

« il n'y a pas d'autre endroit pour nous, un endroit où on peut se sentir en sécurité aussi. Je veux dire par là que dans le café tu peux fumer ta cigarette tranquillement, discuter, parler fort, t'affaler sur ton siège, personne ne va venir te dire d'arrêter, de partir, de faire autrement. »

- 42 Les rapports de genre font eux aussi l'objet d'un certain assouplissement dans les cafés. Qu'ils soient en couples ou non, les hommes et les femmes qui viennent dans les cafés se permettent des comportements que l'on ne retrouve pas ailleurs. Ils s'assoient proches les uns des autres, ils sont plus tactiles, s'embrassent, se prennent dans les bras. Cet assouplissement des rapports entre sexes ne se limite pas aux couples : des personnes qui ne se connaissaient pas auparavant peuvent devenir très proches au cours d'une soirée. De ce fait, les normes sociales dominantes en termes de genre sont bel et bien remises en cause dans les cafés.

Figure 5 : Ambiances festives dans les cafés de Téhéran



Clichés : Gholami Saba, 2015

Des cafés sous surveillance

- 43 Le déploiement de ces petits actes de résistance dans les cafés ne va pas sans paradoxes. C'est une double tolérance qui permet aux cafés d'exister sous cette forme : celle du régime lui-même, d'une part, celle des familles des jeunes qui s'y réunissent, d'autre part. La réinvention des normes qui s'y joue demeure à la fois très localisée, très liée à un groupe social particulier et finalement aussi très encadrée, sans que soient (pour l'instant) remises en cause les normes sociales dominantes. L'enquête a montré que le propriétaire ou gérant des lieux pose un certain nombre de limites, sous la pression plus ou moins forte du pouvoir politique, ce d'autant plus quand les cafés se standardisent et que leur modèle économique évolue.

Le propriétaire du café, régulateur malgré lui ?

- 44 Les cafés font l'objet d'une attention et d'une surveillance particulière de la part des autorités qui y voient un risque de regroupement politique d'opposition. La question des relations entre hommes et femmes, qui y sont plus libérées, apparaît davantage comme un prétexte pour fermer les cafés plutôt qu'un réel sujet d'inquiétude pour les autorités :

« AGS : Est ce que les contrôles portent aussi sur les gens qui draguent et qui flirtent ?

T. : Non pas vraiment, ils laissent faire ça, ils insistent surtout sur le respect du port du voile, parfois sur la cigarette. Maintenant c'est ponctuel, ils viennent par ci par là embêter de temps en temps. (...) Mais avant c'était beaucoup plus dur, plus sévère, moi jusqu'à maintenant ils m'ont fermé trois fois mon café : une fois pour motif du voile, une fois pour la cigarette. »

- 45 La crainte d'une fermeture pour cause de non-respect des règles islamiques demeure très présente parmi les propriétaires et gérants de cafés. Il en découle que les comportements et les pratiques décrits plus haut ne sont tolérés que jusqu'à une certaine mesure par ces derniers. C'est ce qu'exprime M., jeune gérant de café :

« Dans le café il y a la loi de la République islamique qui s'applique aussi. Si je vois que des gens commencent à devenir très proches, trop intimes, je dois les arrêter, leur dire d'arrêter. Parce qu'ici on est en Iran, il y a une vidéosurveillance, demain ou après-demain, la police va venir fermer mon café. La tranquillité est donc plus grande ici mais elle est toujours relative : les gens peuvent venir parler, ils n'ont pas le stress de dehors, c'est plutôt ce genre de choses. »

- 46 Même si c'est désormais plus rare, de nombreux cafés ont été plusieurs fois fermés, et parfois de manière définitive, par les autorités pour ces motifs. De la même manière T., un autre propriétaire de café, expose sa crainte de ne pas se faire mal voir des autorités, qui le conduit à limiter la portée des débats ou des événements qui ont lieu dans son café :

« On ne cherche pas trop à ce qu'il y ait des gens très connus qui viennent, parce que c'est vrai, on peut parler beaucoup de nous grâce à ça, c'est bien, ça fait venir des gens, mais peu de temps après tu vas avoir des problèmes. Il vaut mieux rester discret. »

- 47 Les cafés apparaissent donc à la fois comme des espaces d'expression et de mise en pratique d'une résistance face au régime et aux codes sociaux dominants, et comme des espaces normés selon les règles islamiques, le propriétaire se faisant le relai du pouvoir religieux et politique pour les faire respecter. F., âgé d'une trentaine d'années, est le

propriétaire d'un café connu du quartier Hafte-Tir. Il exprime son point de vue quant au rôle du café dans l'espace urbain, et favorise des pratiques normées, conformes au régime islamique :

« La lecture de pièces et de livres, c'est quelque chose de délicat. Certains abordent des questions politiques, ou portent des messages politiques forts, et ça n'est pas du goût de tout le monde. Pourquoi est-ce qu'on doit faire ça ? Pourquoi est-ce qu'on doit permettre ça ? Il n'y a pas de raison. Pourquoi se mettre en danger et mettre en danger le café juste pour que certains puissent dire des choses et qu'après il faille recoller les morceaux auprès des autorités ? Peut-être aussi que je dis ça parce que mon café est plein et que je n'ai pas besoin de faire ce genre de chose pour attirer du monde, mais même, je ne pense pas que je ferais ça, je changerais plutôt mon métier. »

La standardisation des cafés, un retour des normes dominantes ?

48 L'explosion du nombre de cafés et leur progressive démocratisation a contribué à leur banalisation et à leur standardisation progressive. Cette tendance se traduit aujourd'hui par la coexistence de deux modèles de cafés. À côté des cafés où a été menée l'enquête, les « *patoghi* », petits cafés souvent fragiles économiquement et que les propriétaires tiennent eux-mêmes (s'occupant du service, faisant eux-mêmes les courses, etc.), des cafés plus standardisés se sont développés, dont les propriétaires cherchent avant tout la rentabilité commerciale. Ces cafés sont souvent grands, facilement repérables depuis les avenues principales ; l'investissement dans le mobilier et le décor est conséquent, les menus sont souvent les mêmes et proposent un plus large choix de boissons que de nourriture. Dans ces cafés qui sont souvent des chaînes, l'apport financier à l'ouverture de l'établissement est important et les propriétaires conçoivent le développement de leur établissement de façon professionnelle, avec un modèle de développement économique. Dans ces cafés standardisés, les clients sont de tous horizons et les flux plus importants de clients sont à l'origine d'une attractivité sur le long terme. Mais les petits actes de résistance y sont beaucoup moins nombreux que dans les « *patoghi* ».

49 Or, ce mouvement de standardisation se diffuse aujourd'hui aux autres cafés dont les gérants tendent à se professionnaliser et à affirmer la dimension commerciale de leur établissement pour perdurer, au détriment de la fonction transgressive de ces espaces. La nécessité de rentabilité pousse les propriétaires à standardiser leurs cafés afin d'être le plus compatible possible aux normes imposées par les autorités, tout en faisant un maximum de bénéfiques. Ainsi, pour M., jeune gérant de café, l'augmentation du nombre des cafés est un événement favorable parce qu'elle tend à « assainir » et à conformer les pratiques des individus à la loi islamique. En devenant le nouveau loisir en vogue, le café empêcherait les individus de dévier vers des pratiques illégales :

« Quand on est dans un espace fermé, dans la maison, c'est un espace privé, (...) vous pouvez faire des choses interdites, mais pour combien de temps ? Jusqu'à quand pouvez-vous rester à l'intérieur ? À la fin, on se lasse, on a besoin de sortir, de voir d'autres gens, d'être dans un espace plus ouvert. Un espace sain¹⁵ peut être très attractif quand même. Selon moi, les cafés qui sont dans le centre-ville et les nouveaux qui ouvrent, sont des cafés sains, qui sont en train de créer des espaces agréables, des bons environnements. »

50 En opposition à cette vision normative, certaines enquêtées évoquent avec regret et nostalgie les cafés d'avant la révolution. Pour eux, ces cafés-là constituaient de véritables espaces de pensée et de débats, d'ébullition intellectuelle et de création

artistique. Ces caractéristiques tendraient aujourd'hui de plus en plus à disparaître, pour laisser place aux loisirs et à l'amusement. Tout se passe comme si les cafés devenaient les seuls lieux de loisir dans l'espace urbain pour les jeunes, et que cette fonction prenait le dessus sur le reste.

Les cafés, emblème d'une désillusion de la jeunesse iranienne ?

- 51 Ce phénomène témoigne aussi d'une forme de lassitude des jeunes quant aux enjeux politiques. Après l'échec de la révolution de 2009¹⁶, les jeunes partisans du mouvement ont été durement réprimés et ont connu une immense déception, si bien qu'ils semblent aujourd'hui mettre de côté une lutte sans espoir, pour préférer tenter de vivre. Là où ils le peuvent, ils cherchent à s'amuser, se divertir, simplement. F., 25 ans, est chanteuse à Téhéran. Elle parle de la pression politique oppressante et par conséquent, du détachement des jeunes face à ces enjeux :

« avec la pression politique que les gens ont connue en 2009, notamment dans les milieux intellectuels, les gens se sont beaucoup rabattus dans les cafés. (...) Mais les gens n'ont plus vraiment de discussion politique sérieuse, les formes de critiques sont plutôt subtiles, elles se font plutôt à travers l'art. Tout le monde a peur, les gens ne peuvent pas parler. »

- 52 M., 28 ans, est musicien et joue de la musique traditionnelle iranienne. Il évoque avec regret l'orientation que prennent aujourd'hui les cafés en Iran, qu'il considère comme des « lieux mondains », et explique pourquoi il s'en détourne de plus en plus :

« En Iran, je ne vois que le « tafri »¹⁷ dans les cafés : ce qui compte, c'est s'amuser, le loisir, la détente. Il n'y a plus cet aspect où on se retrouvait dans les cafés pour avoir (...) un espace de pensée. Aujourd'hui, les cafés sont devenus le quartier général d'une jeunesse bourgeoise. (...) Soit les gens sont seuls, soit ils viennent à deux : des couples ou alors des amis (...). Ils n'ont pas d'objectif particulier, de débats à avoir. Parce que nous ne voyons pas le bout, nous les jeunes en Iran : regarde la situation de l'art en Iran ou de la littérature, tout est médiocre, il n'y a pas de création possible. Et même ces rares groupes qui se retrouvent dans les cafés pour discuter de poésie ou de théâtre ou de musique, si ça aboutissait vraiment à quelque chose, on le verrait. »

- 53 Ce constat amer remet fortement en cause l'idée d'une résistance politique consciente et volontaire construite à partir des cafés. Les quelques tentatives d'événements organisés peinent à exister et sont toujours réalisés dans la crainte, en se cachant. Quant aux autres petits actes de résistance, leur portée doit aussi être relativisée car elle s'inscrit finalement dans un processus où les autorités organisent la tolérance croissante accordée à la fonction de loisir et de divertissement au sein des cafés, réduisant ainsi l'émergence de transformations sociales plus larges. Dans un contexte urbain et social caractérisé par une offre de loisirs réduite et qui demeure marqué par un contrôle fort exercé par le régime, les cafés apparaissent comme les soupapes du système où la jeunesse peut relâcher la pression l'espace d'un instant.

Conclusion

- 54 Des cafés d'un nouveau genre se sont développés à Téhéran ces dernières années, qui ont acquis une place majeure dans les pratiques de consommation et de sociabilité de la jeunesse téhéranaise, en particulier issue des classes moyenne et supérieure. Le développement de ces cafés s'explique non seulement par la rareté des lieux de

rencontres et de loisirs dans la ville, mais aussi par le fait qu'ils semblent permettre aux clients d'échapper aux normes dominantes qui pèsent fortement sur les pratiques des espaces publics extérieurs, aussi bien que chez eux, puisque la plupart d'entre eux cohabitent encore avec leurs parents. L'enquête donne à voir toute une série de petits actes de résistance dans ces espaces intérieurs que constituent les cafés, ce que permettent tant le caractère discret de leur présence dans la ville que l'entre-soi social et générationnel qui les caractérise. Si ces actes de résistance passent par des décors et des ambiances où la référence à l'occident est omniprésente, ils ont surtout trait au genre. Dans les cafés, hommes et femmes se mélangent, se rencontrent, se rapprochent, ce qui n'est pas possible dans les espaces familiaux et dans la plupart des autres espaces publics. À la suite d'Anouk de Koning (2009, p. 160 [notre traduction]), on constate combien « la fermeture sociale [est] une caractéristique essentielle des cafés qui [veulent] s'adresser à un public rassemblant hommes et femmes (*mixed-gender*) de la classe moyenne supérieure ».

- 55 Ainsi, dans la trame globale des espaces publics de Téhéran, les cafés jouent pour les jeunes des classes moyennes le rôle que jouent les parcs pour les classes populaires, celui de permettre un assouplissement des normes sociales qui prévalent dans les autres espaces publics où elles contraignent fortement le comportement des femmes et leurs relations avec les hommes (Gillot, 2002 ; Monqid, 2006). Ces types d'espace ont en commun d'être « éloignés de l'enracinement privé » (Navez-Bouchanine, 2005), d'accueillir une certaine intensité d'usages, en lien avec la consommation et les loisirs, et de se distinguer des espaces urbains environnants, par leur forme ou par leur statut. Mais leur pratique, éminemment différenciée socialement, rappelle toute la force des rapports sociaux de classe et les cafés, comme les centres commerciaux, par les petits actes de résistance plus ou moins visibles qui s'y déploient, de contribuer à la production des distinctions sociales (Le Renard, 2011 ; de Koning, 2009).
- 56 Ce qui se passe dans les cafés – comme dans les parcs – n'est que toléré et donc contrôlé par le régime. S'ils permettent à leurs jeunes client·es de prendre certaines libertés par rapport aux normes sociales dominantes, propriétaires et gérant veillent pour beaucoup à ce que certaines limites ne soient pas dépassées. De même, la discrétion est de mise quand il s'agit d'organiser des événements en marge de la légalité, quand ceux-ci ne sont pas tout bonnement évités : permettre aux jeunes Téhéranais·es de résister tout en consommant semble acceptable pour le régime comme pour les propriétaires des cafés... mais toute tentative de contestation politique demeure étouffée. C'est d'autant plus le cas que nombre de cafés demeurent fragiles économiquement. La contrainte indirecte du régime, combinée à une tendance à la standardisation des cafés et à la professionnalisation de leurs gérants, les transforment aujourd'hui en des espaces normés où le loisir et l'amusement occupent une place de plus en plus prépondérante, limitant de plus en plus fortement leur potentiel de résistance et de contestation politique.
- 57 Les récentes manifestations, en 2017 contre la spéculation bancaire et en 2019 contre l'augmentation du coût du pétrole, ainsi que leurs violentes répressions témoignent d'une situation tendue dans le pays. Dans ce contexte, cette résistance « infra-politique » (Scott, 2006) que rendent possible les cafés demeure d'actualité. Tout en restant associée à une soumission lucide au régime, elle donne à voir la capacité des individus à « naviguer de manière créative à travers les significations et les normes avec lesquelles les espaces publics sont codés » (Qian, 2014, p. 843 [notre traduction]).

Car aussi contraignantes que soient les normes dominantes, elles ne peuvent pas effacer la variété des « normes d'usages » (Korosec-Serfaty, 1988, p. 113) attachées aux lieux, entre lesquelles les citadins « naviguent » et déploient toute une série de pratiques plus ou moins en décalage avec les normes dominantes. À côté des espaces marchands et des espaces verts, d'autres espaces sont évoqués par les jeunes enquêté·e·s (Gholami Saba, 2015). Les bordures d'autoroutes, les espaces vacants ou encore les espaces naturels périphériques, qui accueillent classiquement des usages en rupture avec les normes dominantes (Gaissad, 2000 ; Redoutey, 2009), deviennent eux aussi des lieux incontournables de rencontre entre hommes et femmes en Iran. Il en va de même pour les taxis (Saïdi-Sharouz, 2011a) et plus globalement pour les voitures, qui permettent d'échapper aux normes dominantes par et dans la mobilité. De telles tactiques d'adaptation et de négociation mettent en évidence les incohérences des régimes de régulation et créent des espaces alternatifs pouvant amener à de plus larges changements sociaux et politiques à l'avenir.

BIBLIOGRAPHIE

- ADELKHAH F. (2000), *Being Modern in Iran*, New York, Columbia University Press, 190 p.
- AMIR-EBRAHIMI M. (2006), « Conquering enclosed public spaces », *Cities*, vol. 23, no. 6, p. 455-461.
- AZADARMAKI T., SHALCHI V. (2005), « Two Iranian universe : mosque and coffee shop », *Journal of Cultural and Communication Studies*, no. 4, p. 163-183.
- BAILLY É. (2009), *Espaces imaginés, Espaces habités : au-delà de la mondialisation : Téhéran, Rabat, New York*, thèse de doctorat en urbanisme, Institut d'urbanisme de Paris, 456 p.
- DENEFFLE S. (2004), *Femmes et villes*, Tours, Presses universitaires de Tours.
- GAISSAD L. (2000), « L'air de la nuit rend libre », *Annales de la recherche urbaine*, vol. 87, p. 36-42.
- GILLOT G. (2002), « Espaces populaires, pratiques intimes, les jardins publics au Caire, à Rabat et à Damas », *Géocarrefour*, vol. 77, no. 3, p. 267-274.
- GHOLAMI SABA A. (2014), *Les parcs publics à Téhéran, photographie de la société iranienne : entre discours produits et réinventions des codes sociaux des espaces publics*, mémoire de master 1 en urbanisme et aménagement, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 136 p.
- GHOLAMI SABA A. (2015), *Ville, genre et transgression : une enquête dans les cafés et les taxis de Téhéran*, mémoire de master 2 en urbanisme et aménagement, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 161 p.
- GÖLE N. (2003), *Musulmanes et modernes : Voile et civilisation en Turquie*, Paris, La Découverte.
- GOUSHEGIR A. (1992), « Le café en Iran des Safavides et des Qājār à l'époque actuelle », in Desmet-Grégoire H. (dir.), *Contributions au thème du et des cafés dans les sociétés du Proche-Orient*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, p. 53-94.

- HANCOCK C. (2014), « L'espace ressource ou leurre : qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre ? », *Les cahiers du CEDREF*, no. 21, URL : <http://journals.openedition.org/cedref/958>
- HARROUD T. (2015), « L'arrivée des centres commerciaux dans les marges urbaines de Rabat : Des lieux inédits de sociabilité et de déambulation urbaine », *L'Année du Maghreb*, vol. 12, p. 75-89.
- HOUSSEIN B. (2004), « La recomposition des identités et des territoires en Iran islamique », *Annales de Géographie*, t. 113, no. 638-639. p. 511-530.
- HOUSSEIN B. (2018), « Vers une nouvelle géographie politique de l'Iran ? », *Hérodote*, vol. 169, no. 2, p. 99-116.
- HOUSSEIN-HOLZSCHUCH M., FLEURY A., HANCOCK C., GELEZEAU V., SANJUAN T., SABATIER B., TEPELO A., (2007), *Une géographie des espaces publics dans les pays intermédiaires*, Rapport de recherche, ACI Jeunes Chercheurs JC6029, Centre Géophile, 282 p.
- JACKSON P. (2002), « Commercial cultures : Transcending the cultural and the economic », *Progress in Human Geography*, vol. 26, no. 1, p. 3-18.
- KHOSRAVI S. (2008), *Young and Defiant in Tehran*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 224 p.
- KOROSEC-SERFATY P. (1988), « La sociabilité publique et ses territoires - Places et espaces publics urbains », *Architecture et Comportement*, vol. 4, no. 2, p. 111-132.
- LADIER-FOULADI M. (2011), « La nouvelle jeunesse iranienne : principale protagoniste du changement », *Espace populations sociétés*, no. 2, p. 291-303.
- LE RENARD A. (2011), « Genre, classe, nationalité et accès des femmes aux espaces publics à Riyad », *Sociétés contemporaines*, vol. 84, no. 4, p. 151-172.
- LIEBER M. (2008), *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 324 p.
- MCDOWELL L. (1993), « Space, place and gender relations : Part 1. Feminist empiricism and the geography of social relations », *Progress in Human Geography*, vol. 17, no. 2, p. 157-179
- MOGHADDARI S. (2015), *Migrations et modernités iraniennes. Les familles transnationales*, Paris, Éditions du Cygne/IFRI, 172 p.
- MONQID S. (2006), *Les femmes Marocaines et la modernité urbaine (le cas de la ville de Rabat)*, thèse de doctorat en sociologie, université François Rabelais.
- NAVEZ-BOUCHANINE F. (2005), « Les espaces publics des villes maghrébines, enjeu et prenante de l'urbanisation », in Arnaud J.-L. (dir.), *L'urbain dans le monde musulman de la Méditerranée*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- OBAZA M. (2009), « Egyptianizing the American dream, Nacer city's shopping mall, public order, and the privatize military », in Singerman D., Amar P. (dir.), *Cairo Hegemonic : State, Justice, and Urban Social Control in the New Middle East*, Le Caire, American University of Cairo Press.
- OLIAEI S. (2010), « Le café traditionnel iranien », *La Revue de Téhéran*, no. 51, URL : <http://www.teheran.ir/spip.php?article1119#gsc.tab=0>
- QIAN J. (2014), « Public Space in Non-Western Contexts : Practices of Publicness and the Socio-Spatial Entanglement », *Geography Compass*, vol. 8, no. 11, p. 834-847.
- REDOUTEY E. (2009), *Ville et sexualités publiques : un essai d'ethno(géo)graphie*, thèse de doctorat en urbanisme, université Paris-Est Créteil.

- SAFEGHIAN S. (2012), « Café Piano, best-seller iranien », *La Revue de Téhéran*, no. 83, URL : <http://www.teheran.ir/spip.php?article1640#gsc.tab=0>
- SAIDI-SHAROUZ M. (2011a), « Les taxis de Téhéran : un espace public dans une société surveillée », *Métropolitiques*, URL : <https://www.metropolitiques.eu/Les-taxis-de-Teheran-un-espace.html>
- SAIDI-SHAROUZ M. (2012), « Les femmes et les espaces publics à Téhéran », *Égypte/Monde arabe*, Troisième série, no. 9, p. 57-69.
- SAIDI-SHAROUZ M., GUÉRIN-PACE F. (2011b), « La mobilité quotidienne des femmes dans la ville de Téhéran : entre visibilité et invisibilité », *L'Espace géographique*, vol. 40, no. 2, p. 176-188.
- SCOTT C. J. (2006), « Infra-politique des groupes subalternes », *Vacarme*, vol. 36, no. 3, p. 25-29.
- SOHRABI N. M. (2015), « Coffee shop (Café), Public Sphere for Further Reflections on Social Movements (Case Study : Tehran, capital of Iran) », *Blog Tehran : Water, City, People - A project of the UC Irvine Samuel Jordan Center for Persian Studies and Culture*, URL : <http://sites.uci.edu/tehranproject/2016/02/18/coffee-shop-cafe-public-sphere-for-further-reflections-on-social-movements/>.
- STAEHELI, L. A., MITCHELL, D. (2008), *The People's Property ? Power, Politics and the Public*, New York, Routledge, 195 p.
- VAN CRIEKINGEN M., FLEURY A. (2006), « La ville branchée : gentrification et dynamiques commerciales à Bruxelles et à Paris », *Belgéo*, no. 1-2, p. 113-134.
- WRIGHT M. W. (2013), « Feminism, urban knowledge and the killing of politics », in Peake L., Rieker M. (eds.), *Rethinking feminist interventions into the urban*, Londres, Routledge, p. 41-51.
- YAVARI-D'HELLEN COURT N. (1986), « Rejet de l'Occident et stratégie identitaire en Iran », *Revue française de science politique*, vol. 36, no. 4, p. 528-545.
- ZUKIN S., KOSTA E. (2004), Bourdieu off-broadway : Managing distinction on a shopping block in the East village, *City & Community*, vol. 3, no. 2, p. 101-114.

NOTES

1. 76 % de la population habite désormais dans des zones urbaines, l'agglomération de Téhéran comptant à elle seule 15,2 millions d'habitants (source : recensement de 2016).
2. 10,5 millions en 2011 contre un peu moins de 6,9 millions lors du précédent recensement.
3. Les auteur·e·s définissent le « régime de publicité » comme un « système de réglementations, de pratiques et de relations » spécifique à chaque lieu et chaque temporalité.
4. Dénombrement approximatif correspondant aux cafés répertoriés sur Google Maps et Foursquare.
5. Par rapport à la génération précédente, cette jeunesse apparaît « plus instruite et égalitaire entre les sexes dans l'accès au savoir ». De plus, « la crise endémique, d'une part, et la modernisation du marché du travail ainsi que celle des aspirations familiales, d'autre part, ont conduit [à l'allongement de] la durée de sa scolarité ». Par conséquent, « l'âge au premier mariage des jeunes n'a cessé de croître, contribuant alors au prolongement de la durée de cohabitation avec leurs parents » (Ladier-Fouladi, 2011, p. 302).
6. Lieu de réunion entre habitués, quartier général.
7. 30 000-40 000 tomans contre 8000-10 000 tomans dans les cafés du centre-ville selon plusieurs enquêtées.

8. Entretien mené en juin 2015 à Téhéran.
 9. À l'époque, à cause de la situation économique et politique du pays, beaucoup de femmes issues des classes moyennes ont pris un emploi et ont commencé à prendre en charge un certain nombre de tâches jusque-là assurées par les hommes (paiement des factures, démarches administratives, accompagnement des enfants, etc.). Voir Amir-Ebrahimi, 2006.
 10. Même si les hommes ne mettent pas en avant les mêmes motifs que les femmes, nombreux sont les témoignages qui vont dans le même sens.
 11. Ici le terme fait référence aux « *mômen* » comme on dit en persan. Ce sont des personnes qui respectent de manière très stricte et traditionnelle le dogme islamique. Elles sont en partie reconnaissables par leur style vestimentaire (par exemple le port du tchador).
 12. Le terme « *khâredji* » signifie étranger, mais il est utilisé uniquement pour qualifier les pays occidentaux, en particulier les pays européens et les États-Unis.
 13. Le chant d'une femme ne peut être entendu seul. Il doit soit faire partie d'un chœur féminin ou mixte, soit être recouvert au moins par une voix masculine.
 14. Sur l'espace public abordé au prisme des corps, voir notamment Hancock, 2014
 15. Sous-entendu un espace où on ne transgresse pas la norme.
 16. Le terme désigne la contestation populaire qui a fait suite aux élections présidentielles frauduleuses de 2009.
 17. L'amusement, le divertissement
-

RÉSUMÉS

Depuis quelques années, la société iranienne est marquée par des changements sociaux, économiques et politiques de grande ampleur. C'est tout particulièrement le cas dans les grandes villes comme Téhéran. Certaines règles et normes sociales sont désormais contestées, en particulier celles relatives aux rapports de genre. Les cafés qui se sont multipliés depuis les années 2000 dans la capitale iranienne participent de ce mouvement. À partir d'une enquête combinant observation participante et entretiens semi-directifs auprès de clients comme de gérants, cet article donne d'abord à voir la place importante que les cafés ont acquise dans le quotidien des jeunes des classes moyenne et supérieure à Téhéran. Plus que de simples espaces de consommation, ils incarnent le désir de s'émanciper des codes imposés par un régime autoritaire et la volonté de se rapprocher des modes de vie occidentaux. Leurs pratiques peuvent être analysées comme une forme de résistance, même si les cafés ont aussi tendance à devenir des espaces de consommation standardisés et impersonnels.

In recent years, Iranian society has been characterised by far-reaching social, economic and political changes. This is particularly true in big cities such as Tehran. Various social rules and norms are now contested, particularly those relating to gender relations. The cafés that have multiplied since the 2000s in the Iranian capital are part of this movement. Based on a survey combining participant observation and semi-directive interviews with customers and managers, this article first shows the important role cafés now play in the daily lives of young middle class people in Tehran. More than mere consumption spaces, cafés embody their aspirations to

emancipate from the codes imposed by an authoritarian regime and to adopt Western lifestyles. Their practices can be analysed as a form of resistance, even though cafés also tend to become standardised and impersonal spaces of consumption.

INDEX

Thèmes : Carnets de recherches

Keywords : Cafés, gender, norm, Tehran

Mots-clés : Cafés, espace public, norme, Téhéran

AUTEURS

ANAHD GHOLAMI SABA

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, diplômée de master, anayd[at]hotmail.fr

ANTOINE FLEURY

CNRS, chargé de recherche, afleury[at]parisgeo.cnrs.fr